Le Cinémateur
un regard sur le monde

ECRAN TOTAL

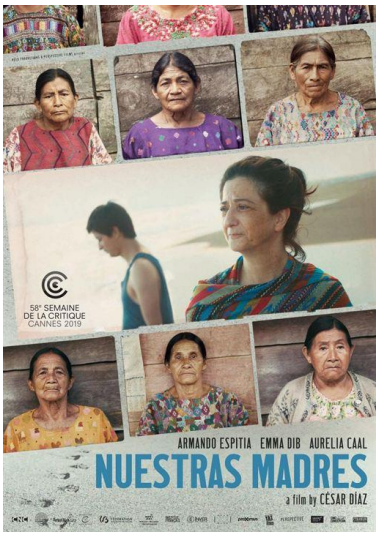
12 au 25 FEVRIER 2020

NUESTRAS MADRES

de César Diaz

avec Armando Espitia, Emma Dib, Aurelia Caal

1 h 17 – GUATEMALA – Date de sortie : 8 avril 2020 – Pyramide Distribution



Guatemala, 2018. Le pays vit au rythme du procès des militaires à l'origine de la guerre civile. Les témoignages des victimes s'enchaînent. Ernesto, jeune anthropologue à la Fondation médico-légale, travaille à l'identification des disparus. Un jour, à travers le récit d'une vieille femme, il croit déceler une piste qui lui permettra de retrouver la trace de son père, guérillero disparu pendant la guerre. Contre l'avis de sa mère, il plonge à corps perdu dans le dossier, à la recherche de la vérité et de la résilience.

En avant-première……..

Festival Cannes 2019 :

. Caméra d'Or

. Semaine Internationale de la Critique : Prix SACD

César Díaz est né au Guatemala en 1978. Après des études au Mexique et en Belgique, il intègre l'atelier scénario de la FEMIS à Paris.
Depuis plus de dix ans, il est monteur de fictions et de documentaires. Il a également réalisé les courts-métrages documentaires **Semillas de Cenizas**, présenté dans une vingtaine des festivals internationaux, et **Territorio Liberado**, lauréat du prix IMCINE au Mexique.
Nuestras Madres est son premier long-métrage de fiction

ENTRETIEN AVEC CÉSAR DÍAZ (des extraits du dossier de presse)

COMMENT EST NÉ NUESTRAS MADRES ?

Je faisais des repérages pour un film documentaire dans un village qui s'appelle Uspantan, et qui fut victime d'un énorme massacre durant la dictature militaire. J'étais venu recueillir les paroles d'une famille qui avait survécu à ce drame. Dans la tradition orale indienne guatémaltèque, on doit dire les choses pour qu'elles existent. Quand un nouveau venu arrive dans un tel village, on lui raconte ce qui s'est passé sur les lieux mêmes, pour que ça ne s'oublie jamais. Il est projeté dans l'intimité d'une histoire qui peut être très violente. Les témoignages de ces villageois m'ont bouleversé et j'ai eu envie d'en faire un film et de parler de l'Histoire du Guatemala avec un grand H.
D'un point de vue plus personnel, j'ai longtemps pensé que mon père était un disparu politique, un guérillero à l'époque la plus dure de la dictature, entre 1978 et 1984. Un jour, j'ai réuni tous ses amis lors d'une soirée pour qu'ils me parlent de lui et j'ai constaté que beaucoup de faits ne collaient pas entre ce que ma mère m'avait raconté et ce dont ils se souvenaient. Je me suis dit que ma mère m'avait menti et me suis inventé plein d'histoires : qu'elle avait été arrêtée, violée, j'imaginais les souffrances qu'elle

aurait pu traverser. J'ai fini par me confronter à elle et il s'avère que j'étais le fruit d'une histoire plus ordinaire, moins violente mais douloureuse, qui m'a évidemment marqué et défini. J'ai donc eu envie d'explorer avec ce film le parcours personnel et émotionnel d'un personnage dans lequel je me retrouve également.

C'EST UN FILM RÉSILIENT…

Je suis bouleversé par la force des survivants du génocide guatémaltèque. Quand on écoute ce qu'ont vécu les femmes que j'ai filmées, on se dit qu'il y aurait de quoi perdre le goût de vivre. Mais elles continuent à aller de l'avant. C'est une immense leçon.

LA GUERRE CIVILE AU GUATEMALA RESTE MÉCONNUE…

Je ne sais pas pourquoi. Le pays a été pionnier du continent latino-américain dans de nombreux domaines, avec notamment une des premières réformes agraires et un des premiers prix Nobel de littérature. C'est aussi le lieu de l'une des premières opérations noires de la CIA. La première invasion américaine sur le continent date de 1954, avec la mise en place d'un dictateur militaire. Les Etats-Unis contrôlaient le commerce de la banane, qu'ils ne payaient pas, ils ont développé le réseau ferré et l'électricité pour la transporter. Tout en demandant de l'argent à l'Etat. Un jour, un mouvement révolutionnaire a exigé l'expropriation de tout ce dont les Américains s'étaient emparé. Ces derniers ont répliqué en envoyant des avions, installant au pouvoir un dictateur, et déclenchant une guerre qui a duré jusqu'en 1996. Bilan : 200 000 morts, 45 000 disparus, un génocide documenté, jugé, et dont on ne connaît rien. Je pense que si les 200 000 morts n'étaient pas des Indiens, mais des blancs ou des métis, le monde en aurait plus parlé.

OÙ EN SONT LES PROCÈS EN 2019 ?

Le procès du film est un mélange de plusieurs procès. D'autres sont encore en cours. L'un des plus importants a été le procès pour génocide du dictateur Efrain Rios Montt, qui avait pris le pouvoir en 1982. Il a été jugé et condamné en 2013 à 80 ans de prison ferme (50 pour génocide et 30 pour crimes contre l'humanité). Quelques jours plus tard, la cour suprême a invalidé le jugement et l'a laissé en liberté. Le procès a dû repartir de zéro. Il est mort chez lui en 2018. Le sentiment d'injustice est énorme. On se rend compte de qui détient encore le pouvoir. De façon générale, intenter un procès est très difficile, car il faut trouver ceux qui ont agi directement (les soldats qui ont perpetré les meurtres dans les villages par exemple) puis remonter la chaîne de commandements. Et il faut aussi des survivants.

QU'EN EST-IL DU TRAVAIL DE RESTITUTION AUX FAMILLES DES CORPS DISPARUS ?

C'est un travail de fourmi effectué par une seule association, indépendante, qui n'a jamais voulu avoir de liens avec l'Etat, et qui travaille avec des fonds américains, hollandais et canadiens. Le travail est onéreux et interminable car on ne sait pas où se trouvent toutes les fosses. On en découvre quand les gens des villages se décident à parler. La plus grande fosse que l'association a trouvée pour l'instant est située dans une base militaire, et cela a été très dur d'y pénétrer. 165 corps y ont

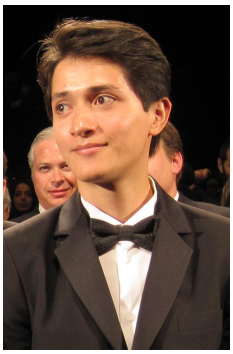
été dénombrés. Il faudrait un effort national, que chaque Guatémaltèque puisse donner son ADN, afin de constituer une gigantesque base de données. On estime qu'on a identifié à ce jour 1% des disparus, en vingt ans. Il n'y a aucune volonté politique. Si on avait accès aux dossiers militaires, on irait plus vite. Les accords de paix ont été signés sur la base d'une réconciliation nationale qui ne permet pas d'avancer. « Je ne te dis rien, tu ne me dis rien, je ne te juge pas, tu ne me juges pas ... et rien ne bouge ».[…]

[…] **COMMENT AVEZ-VOUS PENSÉ VOTRE CASTING ?**

Au départ, je ne voulais pas de comédiens professionnels. Mais quand je me suis rendu compte de ce que j'avais écrit pour les deux personnages principaux, je me suis dit que des non-professionnels ne pourraient jamais le faire. La façon dont je voulais travailler était un véritable parcours et nécessitait des acteurs professionnels, avec des techniques et des constructions particulières. Mais il n'existe pas d'école d'acteurs au Guatemala. J'ai fait des castings dans le monde associatif et celui du théâtre, mais je n'ai pas trouvé. Je suis allé chercher Armando Espitia et Emma Dib au Mexique.

Pour les autres personnages en revanche, je voulais des vrais gens, de la Fondation, du village, etc. Même l'actrice qui joue Nicolasa est une non professionnelle. Je viens du documentaire et cela m'a appris à cerner ces rapports-là, et à gérer l'humain, le langage, et le cinéma dans les situations réelles.

COMMENT EN ÊTES-VOUS ARRIVÉ À ARMANDO ESPITIA POUR INCARNER ERNESTO ?



J'ai fait un casting au Mexique, mais sans scènes du film. J'ai rencontré Armando que j'avais vu dans Heli d'Amat Escalante. Il m'a raconté son histoire personnelle assez compliquée, et tout d'un coup, presque naturellement, il m'a parlé d'un roman qu'il était en train de lire, dans lequel un général italien en Libye est à la recherche des corps d'un massacre perpétré par les Libyens. Sa fragilité, son honnêteté, sa façon très directe de me parler, m'ont touché et je me suis dit qu'il pourrait être Ernesto.

ET EMMA DIB QUI JOUE SA MÈRE ?

Pour le rôle de Cristina, j'ai fait des essais mère/fils. Il y a eu une connexion très forte entre Armando et Emma Dib, qui est très connue au Mexique. Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Ils ont joué plusieurs scènes, dont celle face à la mer. Dans le scénario que je leur avais fait lire, la question centrale du père n'était pas abordée mais ils n'ont pas suivi le texte et ont spontanément joué une scène sur le thème. « Est-ce que j'ai ses yeux ? - Tu as son regard. - Est-ce que j'ai sa barbe ? - Tu es comme lui. ». S'ils étaient capables de créer cette intimité en quelques minutes, j'ai pensé qu'on allait pouvoir s'entendre. Je les ai donc choisis ensemble.

Critique Cineuropa : Aurore Angelin

De la dictature militaire instaurée à la fin des années 70 au Guatemala est née une guerre civile qui n'a pris fin qu'une vingtaine d'années plus tard, jonchant derrière elle plus de 200.000 cadavres, et ensevelissant la mémoire de 40.000 disparus. Avec ***Nuestras madres*** , sélectionné en Compétition dans le cadre de la **Semaine de la Critique** à l'occasion du 72e Festival de Cannes, **Cesar Diaz** fait oeuvre de mémoire et de résilience. Son film surgit comme un cri dans le silence historique qui entoure ce massacre méconnu, dont les victimes furent essentiellement des Indiens, et dresse le portrait déchirant d'une mère et son fils.

Guatemala, de nos jours. Ernesto, jeune anthropologue à la Fondation médico-légale, travaille à l'identification des disparus de la guerre civile, et oeuvre pour rendre une dignité aux morts en leur offrant une sépulture, et permettre le processus de deuil indispensable de toute une nation. Lui-même est porteur d'une quête, celle de son père qu'il n'a pas connu, guérillero disparu pendant le conflit.

Ernesto oeuvre à réparer non pas les vivants, mais le souvenir des morts, en les situant et les identifiant. Si son engagement, emprunt de solidarité, est fort du sens de la communauté, il est néanmoins amené à le mettre au service d'une cause qui lui est personnelle. Alors que sa mère, entourée de nombreuses autres femmes, s'apprête à témoigner lors d'un procès crucial pour la reconnaissance des violences et des massacres perpétrés par l'armée et le pouvoir, un indice le mène sur la tombe supposée de son père. Il y rencontre des femmes, dignes et fortes, qui font écho à celle qu'il connaît déjà… Bouleversé par cette découverte, il s'apprête à réécrire une page fondatrice de son histoire personnelle.

Le film débute (et finit) par un plan zénithal sur une table recouverte d'ossements, où un squelette se recompose peu à peu sous les mains expertes d'Ernesto, tel un puzzle dont il faudrait assembler les pièces pour reconstituer, via le corps des morts, le passé du pays et de ses survivants.

Nuestras madres est le premier long métrage de Cesar Diaz, qui vient du documentaire. Son approche esthétique, volontairement naturaliste (il a particulièrement travaillé l'image avec sa chef opératrice, **Virginie Surdej**), fait écho à ce parcours, pour mieux s'en échapper dans une explosion de couleurs à l'occasion de gros plans fixes, puis

panoramiques sur les visages marqués et puissamment expressifs de ces femmes, ces mères (que l'on devine être de vraies survivantes du génocide) garantes de l'histoire du pays.
"Nos mères", celle du titre *Nuestras madres*, convoquent ainsi les gardiennes de la mémoire qui ont préservé jusqu'ici une histoire méconnue de beaucoup, mais aussi les personnages de fiction qui entourent Ernesto, à commencer par sa propre mère. Car si cette plongée intime au coeur de la violence de la grande Histoire du Guatemala porte un regard interrogateur sur le pays, elle n'en est pas moins traversée par un vrai souffle de fiction, porté par le destin singulier d'Ernesto et sa mère, magnifiquement interprétés par **Armando Espitia**, qui campe un jeune homme plein de questions et de fragilité, et **Emma Dib**, qui porte en elle tout à la fois le chagrin d'une nation, et la souffrance d'une femme.

Nuestras madres vibre d'une émotion puissante. Les premiers pas de Cesar Diaz dans le long-métrage lient un récit intime à un trauma collectif. Avec pudeur et force, le classicisme de sa mise en scène embarque. (Olivier Pélisson – Bande à part)

Premier long-métrage de l'histoire à représenter le Guatemala sur la Croisette, Nuestras madres marque aussi les débuts du cinéaste belgo-guatémaltèque Cesar Diaz dans la cour des grands. Sa première œuvre a entamé un brillant parcours à Cannes, en décrochant la convoitée Caméra d'or, mais aussi le Prix SACD et le Grand Rail d'or à la 58e Semaine de la Critique. Pas gagné pour un récit qui fouille les ombres d'une nation meurtrie, et qui révèle avec délicatesse les restes des disparus d'un génocide inscrit dans l'ADN de son peuple, sans esbroufe ni coup de force stylistique.

L'émotion naît progressivement de l'enchaînement de scènes simples et pourtant denses. Il s'ouvre et se referme sur la reconstitution d'un corps, avec une précision scientifique saisie en plongée, dont la simplicité laisse surgir la vibration humaine. Entre les deux, le réalisateur bâtit le double mouvement d'un jeune anthropologue dédié à sa mission professionnelle, mais aussi poussé par sa détermination personnelle. Un travail d'identification des ossements des êtres balayés par la folie assassine. Une quête de la paternité et de la filiation aussi, qui devient le symbole puissant de tout un pays.

En manque de père, et en lien viscéral avec sa mère, le héros avance, défriche, exhume, écoute et accompagne les défunts comme les survivantes. Les femmes résilientes d'un territoire oublié du monde et des médias. Des anonymes, à qui l'honneur est rendu par des gros plans emplis d'un silence qui en dit long. En formant un duo bouleversant avec les acteurs mexicains Armando Espitia et Emma Dib, Diaz célèbre la terre d'où il vient, mais aussi le socle commun de l'humanité : la dignité, qui peut enfin s'épanouir, d'une confession dans un tribunal à des aveux souterrains sur le sable, face une autre immensité, celle de l'océan.

« Nuestras Madres propose de rouvrir une page sombre de l'histoire du Guatemala, dans le but de définitivement la refermer, de panser les plaies, et d'enfin rétablir la justice. » *(A la rencontre du septième art)*

La mission d'Ernesto est de travailler sur le devoir de mémoire, celui de la réhabilitation de ces morts, afin qu'ils puissent enfin trouver la paix, et que leur famille puisse faire leur deuil. Un deuil omniprésent, à travers l'absence de tous ces hommes, qui manquent à des femmes, à des frères et des sœurs, à des fils et des filles. Il accable Maria, mais aussi Ernesto. Et, de manière plus large, il accable le Guatemala tout entier. En effet, Nuestras Madres propose de rouvrir une page sombre de l'histoire du Guatemala, dans le but de définitivement la refermer, de panser les plaies, et d'enfin rétablir la justice.

D'un point de vue purement formel, Nuestras Madres est très classique et académique, sans recherche particulière sur la cinématographie, misant davantage sur l'écriture et le contexte historique qui entoure l'intrigue. Sur ce point, le film de César Diaz s'avère intelligent et pertinent, parvenant à faire prendre conscience au spectateur toutes les conséquences de la dictature, à l'échelle de la société, et, plus précisément, à travers le personnage d'Ernesto, qui fait partie de la génération née à cette époque. Il y a, toujours, cette idée de retrouver des repères perdus, de rester digne face aux horreurs perpétrées par la dictature, pour cultiver l'espoir que cela ne se reproduise pas et, surtout, que l'on ne l'oublie pas.

César Diaz donne ici naissance à un beau film, qui a beau être classique sur la forme, mais qui est très efficace et maîtrisé dans son traitement du fond. D'une durée relativement brève (environ

1h15), il arrive à faire preuve d'efficacité tout en développant bien ses personnages, notamment celui d'Ernesto, synthèse à lui seul d'une génération née de ruines et de chaos, et porteuse d'espoir pour un pays qui ne veut plus revivre cette horreur. Ce sont aussi des portraits de femmes, ces nombreuses veuves, héritière d'un monde dépourvus d'hommes, qu'elles entretiennent à travers leur travail et la mémoire, devenant les mères du pays lui-même.

Monteur sur ***Ixcanul***, précédent film guatémaltèque présenté à Cannes, **Cesar Diaz** propose son premier long-métrage en tant que réalisateur avec ***Nuestras madres***. Il est question de ces disparus, génération d'hommes et de femmes ayant participé à une rébellion dans ce petit pays, et qui n'ont jamais été retrouvés, enterrés dans des fosses communes municipales, sans que leurs familles puissent les identifier avec certitudes. Ernesto travaille à l'identification de ces disparus, il aide les proches de ceux-ci à les retrouver, les déterrer et leur donner enfin une sépulture décente où ils pourront les pleurer dans une dignité retrouvée.

LIBÉRER LA PAROLE

César Diaz réussit plutôt son entreprise en imbriquant ce problème national avec l'histoire des origines du personnage d'Ernesto. Celui-ci n'a jamais connu son père, il n'a jamais su que son nom, son rôle dans la guérilla, mais il s'est toujours heurté au silence de sa mère, refusant de lui en dire davantage. Son enquête se transforme donc peu à peu en une recherche de sa propre identité. Cette introspection le conduit dans des tréfonds très noirs de son histoire, mais aussi au cœur du drame qu'a vécu sa mère, victime de la brutalité d'une époque qui a blessé sa population jusque dans des traumatismes infinis. Les procès qui s'organisent pour faire justice et condamner les militaires criminels de la période précédente vont permettre de libérer la parole.

Le regard posé sur cette petite cellule familiale déterre tous les secrets enfouis et révèle les souffrances innombrables subies. En moins d'une heure et vingt minutes, **César Diaz** réussit à dresser un portrait terrifiant de justesse de son pays et de ses habitants en quête de vérité et de justice. ***Nuestras madres*** touche juste, libérant de belles émotions qui constituent un premier acte de qualité pour le cinéaste. (Le bleu du miroir)